

Jérôme
Ferrari

Dans
le secret

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Il y a bien longtemps que, toutes les nuits, Antoine, la quarantaine, se défait de son costume d'époux et de père de famille modèles pour succomber, dans le bar dont il est propriétaire en Corse, à la tentation de l'alcool et, bien souvent, du sexe – au plus loin de l'amour.

Prononcée par sa femme, “l'immaculée” Lucille, au beau milieu d'une étreinte conjugale à laquelle il l'a forcée, une phrase énigmatique va, un matin, faire exploser tout l'hypocrite dispositif sur lequel repose son existence, et le contraindre à un impossible examen de conscience. Dans son désarroi, Antoine se tourne alors vers Paul, son frère cadet, qui vit, clochardisé, dans la maison de village familiale où il s'est retiré après avoir naufragé lors d'une expérience parisienne calamiteuse...

Frères de sang et désormais frères en désastre, tous deux s'interrogent, chacun à sa façon, sur la nature du destin qui leur a été fait – peut-être par la “maladie insulaire” qui enfièvre les puissances de la mémoire, substituant le délire de ses images à la prise en compte des catastrophes bien réelles qui, au présent, menacent...

Sur les murs que la filiation érige entre les êtres, sur la toxicité des obsessions qui s'entretiennent sous le dangereux gouvernement de l'esprit d'un lieu – l'île aux sombres secrets enfouis dans la splendeur des paysages –, sur la rémanence du sacré et les tentations du mysticisme, sur l'impossible choix entre sexualité païenne et vénération amoureuse, sur les noces, enfin, à jamais contrariées, entre l'esprit de l'homme et le monde qu'il habite, Jérôme Ferrari propose, avec ce roman ardent et rebelle, une variation somptueuse.

JÉRÔME FERRARI

Né à Paris en 1968, Jérôme Ferrari est actuellement professeur de philosophie au lycée international d'Alger. En 2001, il a publié un recueil de nouvelles, Variétés de la mort, et, en 2003, un roman, Aleph Zéro (tous deux aux éditions Albiana, Ajaccio).

DU MÊME AUTEUR

VARIÉTÉS DE LA MORT, Albiana, 2001.
ALEPH ZÉRO, Albiana, 2002.

Editrice : Marie-Catherine Vacher

© ACTES SUD, 2007
ISBN 978-2-330-01699-9

Jérôme Ferrari

DANS LE SECRET

roman

ACTES SUD

à Caroline

*Toi, quand tu pries, entre dans ta res-
serre, ferme ta porte et prie ton père
qui est dans le secret, et ton père, qui
voit dans le secret, te le rendra.*

Evangile de Matthieu, VI, 6.

Le rêve commence toujours ainsi : il a un travail urgent à finir mais il ne peut plus se rappeler lequel. Debout dans la cour de sa maison, il tient une fourche sans avoir la moindre idée de ce qu'il doit en faire. Du fond de son indécision, il regarde ce crépuscule obstiné qui pend au-dessus du golfe depuis des heures et ne laisse pas tomber la nuit. Il entend le silence qui coule comme de la gelée par la porte ouverte de la maison à la place des voix familières. Il va se dire que quelque chose ne va pas quand son attention est attirée par l'aspect de la terre : elle est rouge mais il comprend que le soleil sur l'horizon n'en est pas la seule cause. Un liquide épais suinte autour de ses chaussures comme d'une éponge qu'on presse. Dans les racines des lauriers roses, il aperçoit d'abord une main d'enfant, et puis partout autour de lui, remontant à la surface du sol, des membres, des chairs, des ligaments et des viscères écarlates qui exhalent un parfum de fleurs et de basilic, comme les stigmates des saints – et il se rappelle en quoi consiste son travail. Il ne sait plus avec précision depuis combien de temps il enterre ses victimes dans cette cour mais il peut facilement deviner que c'est sans doute depuis toujours et qu'aujourd'hui la terre ne peut plus garder leurs restes. Il comprend aussi qu'il n'entendra plus la voix des siens et il peut même se revoir,

comme de l'extérieur, passer d'une pièce à l'autre de la maison, les yeux pleins de larmes, avec sa fourche, et y installer le silence. Il ne sait pas pourquoi il a fait ça, il ne sait pas pourquoi il n'en éprouve rien d'autre qu'une forme obscure de confusion et il s'acharne soudain sur les morceaux de cadavres, en vain, chaque coup de fourche faisant jaillir à la surface de nouveaux quartiers de viande jusqu'à ce qu'il patauge dans une boue humaine si dense qu'il finit par se réveiller en sueur.

Normalement, moi, je me réveille avant. A moins que cette nuit-là n'ait été la première fois et que la sensation de répétition, le souvenir du réveil ne fassent partie du rêve lui-même, qui a modifié ma mémoire, peut-être mon passé, comme il arrive avec les rêves. Je n'ai pas d'enfants, d'ailleurs. J'ai dû pleurer les enfants d'un autre. Je les ai pleurés encore un moment avant de revenir tout à fait à la réalité et de me rappeler que je n'ai pas d'enfants. C'était en novembre, le jour des Défunts. Il faisait froid et sec. Le ciel était d'un bleu magnifique.

Le spasme quittait son corps pour se réfugier vers un coin obscur derrière le comptoir. Antoine Nicolaï commença à ouvrir les yeux. Il vit les cendriers pleins, le mélange de terre et d'alcool qui formait une espèce de boue jaune sur le sol, les verres sales dans lesquels les glaçons de la nuit avaient fondu, la lueur de l'aube qui filtrait sous la porte fermée et il sentit le souffle de la fille dans son cou, un souffle rauque et rapide qui lui donna une envie furtive de vomir ou de la gifler. Il recula rapidement pour fuir son étreinte et surtout l'odeur qui montait entre eux. Il remonta son pantalon aussi vite qu'il le put, en fermant encore brièvement les yeux pour échapper à sa propre image. Dès qu'il fut rhabillé, il se sentit mieux. Il avait l'habitude. Ces quelques instants de tristesse et de dégoût ne duraient pas. Il alla dans les toilettes se passer de l'eau fraîche sur le visage et il se sentit tout à fait bien, content même, qu'une fois de plus quelque chose d'inattendu lui ait été offert. Il sourit à la fille qui était encore assise sur la table, la jupe relevée, le cul à l'air, avec un mégot collé sur la cuisse. Elle vint vers lui, lui passa les bras autour du cou et l'embrassa, comme avec ferveur. Il la repoussa gentiment, en lui désignant le cadran de sa montre pour qu'elle comprenne qu'il devait rentrer maintenant, et qu'elle devait partir. Elle dit quelque chose dans une langue incompréhensible

et sans intérêt mais il la conduisit vers la porte, toujours en souriant, et en répétant Casse-toi d'un ton affable. Dès qu'elle fut dehors, il referma la porte du bar et se fit un café qu'il but avec un verre de cognac. Il était sept heures et la ville commençait à donner des signes d'activité. Quand la femme de ménage arriva, il lui donna quelques consignes et s'en alla, sans attendre son associé qui s'occupait de l'ouverture.

Dans la rue, il respira à pleins poumons l'air sec de ce matin de novembre. Le ciel était d'un bleu dur et profond et Antoine sentait monter en lui un tel sentiment de vitalité – le sentiment de la persistance et du triomphe de la vie – que sa poitrine lui faisait presque mal. Il était content de lui. En cette saison, les touristes étaient plutôt rares et cette nana avait été un don du ciel. L'été, ce n'était pas un problème, c'était facile – mais trop facile, presque inévitable, rien, donc, qui pût susciter une telle gratitude. Arrivé devant chez lui, il s'assit quelques instants devant sa porte pour fumer une cigarette de plus et profiter encore de la matinée. Il n'avait pas envie de dormir. Il finit quand même par rentrer.

Sans faire de bruit, pour ne réveiller personne, il alla prendre une douche. Il ne pouvait pas risquer que Lucille soit réveillée par l'odeur brutale d'une fille qu'il ne reverrait plus jamais, dont il avait déjà oublié le visage et jamais su le prénom. Toutes les nuits, quand il avait fermé le bar, il prenait une douche avant de se coucher. Même quand il n'y avait aucune odeur à faire disparaître. Et ce n'était pas seulement une question d'organisation : il y avait là comme un rite de passage, une traversée des eaux pures, une transfiguration nécessaire avant de pénétrer dans l'espace sacré de la vie domestique.

Nu, il poussa la porte de la chambre. Elle dormait, une jambe passée au-dessus du drap. Elle était

calme et paisible. Il ressentit une brusque montée irrationnelle de colère en pensant qu'elle ne s'inquiétait même pas pour lui malgré l'heure et il se sentit trahi. Il avait envie de la réveiller pour l'engueuler, inventer un problème ou un danger auquel il aurait échappé, juste pour qu'elle se sente coupable de ce sommeil indifférent. Elle ne se réveilla pas quand il s'allongea près d'elle. Il n'existait pas. Alors il l'embrassa et la caressa jusqu'à ce qu'elle se retourne vers lui pour le prendre dans ses bras et il s'allongea lourdement sur elle, avec une rage qu'elle ne perçut peut-être pas, jusqu'à ce que, toute colère éteinte, il s'allonge sur le dos, et qu'elle lui pose le visage sur la poitrine. Il laissa la belle sérénité du matin s'installer à nouveau en lui. Elle lui caressa les lèvres et se redressa pour le regarder bien en face. Puis elle dit quelque chose en souriant, d'une voix pleine d'amour et d'abandon, quelque chose qu'elle articula avec une netteté parfaite mais qu'il lui sembla pourtant ne pas avoir compris. Elle se rendormit tout de suite. Pendant les minutes qui suivirent, il tenta de trouver une signification aux mots qu'il venait d'entendre mais il en était incapable : il ne se rappelait qu'une suite ordonnée de sons, un timbre de voix et une intonation qui ne voulaient rien dire, comme si son esprit refusait obstinément de se laisser pénétrer par le sens.

Il se rendit compte qu'il ne pourrait plus dormir et il se leva. Dans la cuisine, Joseph, son fils, prenait son petit-déjeuner. Il lui caressa distraitement les cheveux, s'assit à côté de lui mais se releva aussitôt. Il avait besoin de repartir en ville, de voir du monde. En marchant, il regardait autour de lui avec toute l'attention dont il était capable, pour voir les gens, les voitures, les montagnes et la mer et ne plus entendre les mots qui commençaient à s'incarner et à peser comme une brume sur tout ce qui

l'entourait. Elle avait parlé d'amour, dit quelque chose qui avait un rapport avec l'amour, quelque chose de tendre et d'horrible dont il se rappelait parfaitement l'articulation et qu'il ne pouvait plus s'empêcher de commencer, déjà, à comprendre, mais pas tout à fait encore. Il arriva au bar. Batti, son associé, était arrivé et il lisait le journal pendant que le serveur, José, un vague petit cousin, détaillait pour la centième fois la technique de la double pénétration. Antoine lui demanda de la fermer et de nettoyer le comptoir.

Elle avait parlé d'amour, et de plaisir aussi, elle l'avait regardé et elle avait dit quelque chose, en le regardant bien en face avec une expression mystérieuse et infiniment éloignée des mots qu'elle prononçait, elle avait dit quelque chose, elle avait dit c'est quand même mieux quand on est amoureuse ou quelque chose comme ça, elle avait dit je suis amoureuse, donc, et pourquoi alors, pourquoi se sentir soudain si vide et désespéré ? se demandait-il en regardant les montagnes et la mer, en essayant encore, mais vainement, de se mentir alors qu'il avait tout compris, depuis la première seconde. Il repensait à la nuit dernière, il repensait à son enfance, au mégot collé à la cuisse de la fille, il repensait au paradis qu'était le monde avant que ces mots ne fussent prononcés.

Les montagnes et la mer.

Le monde est dépourvu de beauté. Toute la beauté du monde n'est qu'une interprétation de notre esprit et, sans interprétation, il ne reste rien, rien d'autre qu'un amas sans couleur ni sens, le tas d'ordures dispersées au hasard. Toute trace d'esprit avait disparu du monde et les montagnes, et la mer, dévoilaient leur présence inerte et silencieuse. Antoine sentit sa gorge se serrer. Un sanglot convulsif crispa un instant ses lèvres et il se dit qu'il avait trop bu et

qu'il était très fatigué. Bizarrement, l'idée de fatigue l'emplit d'une tristesse terrible mais il ignora à cet instant que, installée à la faveur d'une pensée fortuite, la tristesse ne quitterait pas son âme.

Il regarda Batti lisant le journal, les sourcils froncés, comme s'il n'était pas en train de lire pour la centième fois les mêmes phrases pompeuses et idiotes, qui ne lui apprenaient rien et dont la seule fonction visible était de figer le langage dans une carapace de merde. Il eut envie de parler à Batti, de lui dire, moi, j'ai appris quelque chose d'important, mais il ne dit rien parce qu'il ne s'était encore rien formulé à lui-même, parce que tout ce qu'il ressentait était inavouable et parce que Batti, il s'en rendait bien compte, n'avait jamais jamais été son ami.

Et pourtant qu'avait-elle dit si ce n'est qu'elle l'aimait et qu'elle aimait faire l'amour avec lui, qu'avait-elle dit de si mortel si ce n'est l'amour constant et l'harmonie du corps dans l'amour et la vérité du corps, et qu'aurait-il pu souhaiter qu'elle lui dise de plus beau ou de plus réjouissant que cette phrase qu'il se rappelait parfaitement maintenant, c'est quand même mieux quand on est amoureuse, en le regardant bien en face pour qu'il comprenne que cette phrase lui était destinée, à lui, à personne d'autre, il n'y avait de place pour personne d'autre que lui dans cette phrase alors, mon Dieu, qu'avait-elle dit ? Et n'était-il pas d'accord avec ça, surtout maintenant qu'il se rappelait la touriste avec son mégot collé sur la cuisse, et le dégoût, ou quelque chose qu'il voulait maintenant comprendre comme le signe d'un repentir prémonitoire ou d'une purification ? L'image de Lucille dans les bras d'un autre homme déferla dans son esprit avec une violence effroyable. Il bondit de sa chaise, regarda José nettoyer le comptoir, regretta de ne pas trouver de prétexte pour l'engueuler, se rendit aux toilettes où il

contempla son reflet comme il l'avait fait le matin même mais l'eau qu'il se passait sur le visage fut cette fois impuissante à chasser quoi que ce soit. Il alla se rasseoir. Son portable sonna et il eut l'espoir que la sonnerie anéantirait l'image mais il ne se passa rien.

— Papa ? Tu vas bien ? Où tu es ?

— Je suis au bar, Agathe. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, on s'inquiète, c'est tout. Je te passe maman.

— Où tu étais passé ? dit la voix de Lucille. Pourquoi tu n'es pas rentré de la nuit ?

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais je suis rentré ! protesta-t-il. On a même... (Il se leva pour se mettre hors de portée de voix de Batti.) On a même... enfin, tu sais, tu te rappelles ?

Lucille resta un moment silencieuse.

— Pas trop, non. Enfin, vaguement, finit-elle par répondre, j'étais endormie. Et pourquoi tu es reparti si vite ?

— Je n'arrivais pas à dormir, dit-il. Et puis il y a du travail au bar.

— Du travail ? En novembre ?

— Je te rappelle, dit-il en raccrochant.

Batti n'avait pas levé les yeux de son journal.

— C'est vrai, qu'est-ce que tu fous là ? demanda-t-il.

Antoine ne répondit rien pendant cinq minutes. Puis il se tourna vers Batti :

— Je suis le propriétaire de ce bar, il me semble, comme toi, et j'y viens quand je veux, sans avoir à te demander ou à t'expliquer quoi que ce soit. C'est comme ça. Ça pose un problème que ce soit comme ça ? Tu as un problème ?

Il était lui-même consterné par sa propre agressivité qui ne faisait que croître tandis que, comme sur un écran de cinéma, Lucille se retournait sur le

ventre et levait son cul vers quelqu'un qu'il ne voyait pas. Il ferma les yeux en répétant "Tu as un problème, Batti ?" avec l'impression de surjouer horriblement un rôle qui n'était pas le sien.

Batti reposa son journal. Il ne se donna même pas la peine de se mettre en colère.

— Oh là, dit-il en riant, tu es en pleine forme ! et il lui pinça affectueusement la joue.

Antoine eut honte de lui en repensant à la bienveillance constante dont Batti avait toujours fait preuve à son égard.

— Putain, dit-il, excuse-moi, Batti. J'arrivais pas à dormir, c'est tout.

Il demanda à José de lui apporter un café et un cognac. Un groupe de filles arriva dans le bar, et Antoine entendait José qui leur débitait des conneries pour les faire rire. José était arrivé dans la vie d'Antoine depuis deux ans en récitant l'arbre généalogique qui prouvait leur parenté. A dix-huit ans, il avait quitté son village du Nebbiu pour tenter une carrière dans le show-business grâce à un élu RPR de son canton qui avait des relations dans le milieu. Après avoir erré de casting en casting, et fait de la figuration dans une publicité pour une crème auto-bronzante, il avait fini par être engagé à Eurodisney où il devait tenir le rôle de Pluto. Mais une telle situation ne pouvait satisfaire l'ambition de José qui refusait de considérer qu'il avait déjà atteint un but situé largement hors de portée de son talent, même s'il ne s'agissait que d'agiter des ballons en se trémoussant et que l'énorme masque de mousse orange sous lequel il suait sang et eau endossât la plus grande partie du travail de composition dramatique. Vexé d'être cantonné dans le rôle secondaire du chien de Mickey, il avait tenté de donner du corps à son personnage afin de démontrer qu'il était digne d'un rôle plus prestigieux : il ne restait pas à sa

place, coupait la parole à ses collègues, les ridiculisait pour s'attirer les faveurs des enfants à qui il distribuait bien plus que son quota prévu de confiseries et de ballons gonflables, jusqu'au jour où Dingo lui avait fait devant tout le monde une réflexion que José avait jugée suffisamment malsonnante pour le plaquer à terre, lui arracher son masque et lui écraser une dizaine de fois le visage contre le rebord d'une estrade, le tout devant une centaine d'enfants en train de hurler et de fondre en larmes. Dingo était parti quinze jours à l'hôpital et José deux mois à Fleury-Mérogis, avec une somme de dommages et intérêts à payer telle qu'il lui aurait fallu cinq vies de chien de dessin animé pour s'acquitter de sa dette. C'est alors qu'il était venu demander de l'aide à Antoine qui l'avait tout de suite engagé. Le salaire étant modeste, il avait toléré que José se mette à dealer pour arrondir ses fins de mois, sur la promesse solennelle qu'il ne vendrait jamais, pendant son service au bar, ses ecstasys, sa cocaïne et les champignons hallucinogènes bio qu'il faisait pousser dans la mansarde gracieusement mise à sa disposition. José avait juré ses grands dieux qu'il ne ferait jamais une saloperie pareille et Antoine avait quand même précisé que, famille ou pas, il lui collerait une rouste épique, éventuellement suivie d'une balle dans la tête, s'il s'avisait d'essayer. Tout allait pour le mieux et José payait ses dettes régulièrement, non sans rêver au coup de chance qui ferait subitement sa fortune. C'était grâce à la réflexion fortuite d'une touriste qui, l'été précédent, l'avait complimenté sur ses performances sexuelles que José avait fini par se dire que cette chance pourrait bien revêtir l'aspect d'une carrière dans le porno. Il se renseignait, se constituait un fonds de cassettes et de DVD pour parfaire sa technique, cherchait des adresses de casting à Marseille, s'inventait des

pseudonymes qu'il soumettait à l'approbation d'Antoine et de Batti, et parlait de son avenir du matin au soir.

Antoine sentait ses yeux le brûler. Mais le sommeil n'était toujours pas à sa portée. Il but encore du cognac et du café, baissa les paupières et se laissa gagner par une torpeur épuisante de lucidité. Le monde se résumait à ses muscles courbatus et à la voix insistante de José.

“Il faut être lucide, les filles : il y a de la concurrence. Les gens se font des idées : dès qu'un mec est capable de tirer son coup en plus de cinq minutes et que la taille de sa queue dépasse le décimètre, il s'imagine qu'il peut être hardeur ! Moi, ça me fait marrer. Parce que c'est un métier, un vrai, il suffit pas d'aimer tirer son coup pour faire l'affaire. Ce qu'il y a, c'est qu'il faut se singulariser, trouver le truc que les autres n'ont pas, je sais pas moi, débarquer au casting masqué, avec une cagoule de bourreau, par exemple, j'en ai acheté une, ou un truc auquel les autres ont pas pensé. Pour le bourreau, j'ai laissé tomber, même si c'est une idée géniale, je peux pas, à cause de mon tatouage, sur l'épaule, un clandestin que j'ai fait tatouer quand j'étais en taule et que je partageais ma cellule avec un type du FLNC, et ça, c'est pas compatible avec le truc du bourreau, parce que ça pourrait donner une mauvaise image et qu'un tatouage comme ça, mine de rien, ça te donne une responsabilité politique. Bien sûr que je pourrais faire effacer le tatouage mais c'est pas mon genre, je renie pas mes convictions, moi, même si ça me facilite pas la tâche parce que, regardez un peu, j'arrive à un casting, je me fous à poil, eh ben, le tatouage, ça peut me discriminer carrément, surtout avec le racisme anti-corse qu'il y a sur le continent, je vois pas pourquoi les réalisateurs de X seraient moins racistes que les autres, alors, nationaliste, en

plus ! Mais j'accepte la difficulté, et même ça me motive ! Mon truc, c'est que je me dis, bon, tu te fous à poil devant des types qui a priori peuvent pas te voir et pensent qu'à te virer à coups de pied au cul et à saboter ta carrière, sauf que toi, mon coco, tu leur fais une démonstration si convaincante, ils en restent tellement sur le cul qu'ils se disent, ouah ! peut-être que c'est un enfoiré de Corse de merde, nationaliste par-dessus le marché, mais ce mec, il est trop bon, il nous le faut pour notre prochaine superproduction et on lui signe un mégachèque pour qu'il aille pas voir ailleurs et on le lui signe là, tout de suite ! Voilà où je place la barre, moi ! Et s'il y en a une qui croit que je tiens un discours au-dessus de mes moyens, elle a qu'à m'attendre à la fin de mon travail, je lui fais appeler sa mère, en toute modestie. Surtout que j'ai trouvé le truc pour pas être comme tout le monde, ça y est, et je peux dire que c'est qu'une question de jours, le temps que mon cousin me file un peu de congé, pour que j'aille à Marseille. Ah ! on est curieuses ! Bon, je vous dis tout, alors, même si, après ça, vous allez *toutes* vouloir m'attendre à la sortie ! Le truc, c'est le piercing ! Pas le petit truc de fiote sur le sourcil ou dans le nombril, non, non, le piercing qui tue, le piercing dans le gland !"

Les filles poussaient des exclamations incrédules et ravies. Antoine ouvrit les yeux. Son esprit battait des ailes comme un papillon prisonnier d'un tube de verre. Les pulsations de son cœur lui ébranlaient le crâne. (Était-ce ceci ? – *“Je t'ai trompé, je le regrette parce que tu es le seul que j'aime, et je constate que C'EST QUAND MÊME MIEUX QUAND ON EST AMOUREUSE.”*)

“Il y a un mec à Altagène qui fait ce genre de boulot, j'ai hésité mais je me suis dit, courage, tu peux le faire, et j'y suis allé dimanche dernier. Ça a pris cinq minutes et je me suis fait poser un gros

rivet, qui me passe dans l'urètre. Pourquoi là ? vous allez me dire. Pour des considérations strictement professionnelles : avec l'urètre à moitié bouché, tu décuples la pression de l'éjaculation, un vrai Karcher – et du coup, comme pseudo, j'ai pensé à José Karcher ou Carsceri, si je bosse en Italie ou si je veux revendiquer mes origines corses – et ça, pour l'éjaculation faciale, c'est un vrai plus, le truc que toutes les caméras du monde voudront filmer ! Mais je vous jure que c'est vrai !”

Juste derrière lui, Antoine entendit le bruit d'une braguette qu'on ouvrait et, tout de suite après, les hurlements hystériques des filles. (Ou ceci – *“Je t'ai trompé et je veux que tu le saches et je veux que tu ignores à jamais ce qui s'est passé, et avec qui, je veux que tu souffres, je veux que tu crèves même si je t'aime, que je préfère faire l'amour avec toi, et que C'EST QUAND MÊME MIEUX QUAND ON EST AMOUREUSE”*.)

“Alors ? Et ça, c'est quoi ? Je vous l'avais dit ou pas ?”

Les filles riaient, maintenant. Antoine s'était redressé sur sa chaise, les mains tremblantes. Le reste de torpeur se déchira et il eut l'impression qu'on l'avait balancé tête la première dans un monde inconnu et terriblement hostile dont les sons et les couleurs l'agressaient impitoyablement. Lucille nouait ses jambes autour de reins mouvants et anonymes. (Ou encore ceci – *“Je t'ai trompé et j'ai découvert qu'il était moralement préférable de faire l'amour avec quelqu'un qu'on aime, que c'est plus facile à supporter, même si le plaisir est moindre, même si l'amour empiète sur les territoires du plaisir, si bien que C'EST QUAND MÊME MIEUX QUAND ON EST AMOUREUSE”*.)

“Et ça marche pour tout ! Pour les pipes, il y a le spectacle, c'est purement visuel. Pour le vaginal, l'avantage est indéniable, et je vous répète que je

vous le fais vérifier quand vous voulez, avec ce truc, je vous vrille directement le point G...”

Lucille souriait en caressant un sexe d’homme vers lequel elle se penchait en regardant Antoine dans les yeux. Il voyait ses cheveux onduler de manière obscène, se superposant à la montagne et à la mer et à tout ce vers quoi Antoine tournait les yeux pour s’échapper. (Ou encore ceci – *“Je t’ai trompé et j’ai découvert avec cet homme dont je ne te dirai jamais le nom, peut-être parce que je l’ignore moi-même, des choses délicieuses et interdites, qui n’ont rien à voir avec l’amour, et que tu n’auras jamais même si j’essaye de me convaincre que C’EST QUAND MÊME MIEUX QUAND ON EST AMOUREUSE”*.)

“Et pour l’anal, alors là, inutile de vous dire...”

Antoine fermait les yeux de toutes ses forces mais Lucille se déshabillait derrière ses paupières et la voix de Lucille poursuivait ses exégèses infinies. Il sentit quelque chose d’immatériel se déchirer en lui et, avant que Batti ait eu le temps de faire un mouvement, il s’était précipité dans le bar, avait regardé José, pantalon sur les chevilles, avec son sexe rose atrocement transpercé par un rivet d’argent, et s’était jeté sur lui. Il l’avait saisi par les cheveux et lui avait abattu deux fois son poing sur le visage. José s’écroula, la bouche en sang, levant vers Antoine des yeux remplis non de crainte, mais d’incompréhension. Antoine l’avait pris à la gorge mais il entendit au fond de lui une voix qui avait été la sienne et qui lui disait mais qu’est-ce que tu fais, espèce de salaud ! Ce gosse t’aime, ce gosse ne jure que par toi, tu ne peux pas lui faire ça et, tandis que les filles ramassaient leurs affaires et partaient en courant, il transforma son geste et aida José à se relever avant d’aller s’asseoir. Il tremblait.

José se mit à pleurer.